

PRÉSENCES DES SANSKRITOLOGUES DANS LA PRESSE ROUMAINE DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES

Ileana Mihăilă*

Loin d'être un cas singulier, le très connu Mircea Eliade n'est que le sommet de toute une direction de la culture roumaine des années 1920–1940. Il s'agit de la continuation de l'assimilation de la tradition indienne antique, la tradition sanskrite, à l'instar des autres cultures occidentales, allemande, française, anglaise, italienne, comme nous allons le montrer. Elle s'inscrit d'ailleurs dans un courant plus vaste, qui remonte au derniers quart du XIX^e siècle, et qui ne cessera pas après la fin la Seconde Guerre. Néanmoins, la période qui nous intéresse, celle de la formation et de la jeunesse de Mircea Eliade, reste une vraie époque d'or dans cette direction, dont l'accomplissement fut le résultat de plusieurs catégories de chercheurs, écrivains, traducteurs et journalistes.

La tradition des études d'indianistique est sans doute de date assez récente dans l'espace culturel roumain et commence assez modestement avec les quelques informations concernant les Indiens présents dans l'ouvrage *Éléments d'histoire générale ancienne et moderne* de Claude François Xavier Millot (1726–1775), plus précisément dans son premier tome, publié à Paris en 1772¹ qui fut traduit en roumain par le lettré transylvain Ioan Piuariu Molnar, sous le titre *Istoria universală adecă de obște*, Buda, 1800. La traduction aurait été réalisée d'après la version allemande due à Wilhelm Ernst Christiani, *Universalhistorie alter, mittler und neuer Zeiten*, Leipzig, 1777–1788, selon les recherches de Livia Grămadă, qui confirme néanmoins par des recherches lexicales l'appel constant du traducteur à l'original français². Le traducteur lui-même nomme dès le début les peuples dont l'histoire sera présentée, « eghipteni, hinezi, assirieni, babilonieni, fenițeni, ovrei, medi, perși » les « indieni », avant les « șitele, țeltele și grecii ».

Vers la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle néanmoins, le tableau est tout différent et font leur apparition les traductions de la littérature non seulement sanskrite mais aussi hindoue ou bengalie (sans doute d'après des intermédiaires allemands ou français, pas toujours avoués), accompagnées par des commentaires,

* Facultatea de Limbi și Literaturi Străine, Universitatea din București; Institutul de Istorie și Teorie Literară „G. Călinescu” al Academiei Române.

¹ Ancien Jésuite, admirateur de Montesquieu, il quitte l'ordre et devient professeur à Parme, puis membre de l'Académie française. Cet ouvrage a été publié en neuf tomes entre 1777 et 1783.

² Voir Eugenia Dima, Gabriela E. Dima, *Traducători români și traduceri laice din secolul al XVII-lea*, Iași, Editura Universității „Alexandru Ioan Cuza”, 2016, p. 308–309.

voire même des études, sont assez présentes dans les publications roumaines, périodiques ou en volumes qui, à leur tour, bénéficient de nombreuses notes de lecture dans la presse. Nous n'allons plus nous attarder sur le cas très spécial de Mihaïl Eminescu, qui se passionna pour la philosophie et la littérature sanskrite pendant ses études à Vienne et Berlin, car le sujet est à la fois trop connu – et trop vaste, et parce que de Titu Maiorescu à G. Călinescu presque tout a été dit. Une première mention est due néanmoins au philologue Aron Densusianu³, qui publia dès 1868 la traduction de l'acte III de *Sakuntala* (en prose). Certains auteurs assez connus se dédièrent aussi à faire connaître aux lecteurs roumains les trésors de la littérature sanskrite, comme c'est le cas de Bonifaciu Florescu, avec une traduction de *l'Hymne au Inde* en 1882 ou G. Bogdan-Duică avec sa *Savitri*, en 1891, réimprimée par les soins de N. Iorga en 1940. Le nom le plus prestigieux – et le plus fécond – est sans doute celui de George Coșbuc, dont les nombreuses traductions commencent à paraître dès 1891 (*Sakuntala*), suivie en 1894 par des hymnes de *Rig-Veda* et, en 1896, des fragments de *Mahabharata*, suivies la même année par des fragments de *Ramayana*. Il faut lui ajoute le nom non moins connu d'Ion Slavici, auteur d'un résumé en prose de *Ramayana* en 1909. Un théâtrologue comme Corneliu Moldoveanu publie en 1912 trois articles au sujet de « l'amour et de la nature » dans *Sakuntala* et après la Grande Guerre il continue ses recherches concernant le théâtre indien, notamment la déjà connue *Sakuntala* de Kalidassa, qu'il considère comme précurseur des romantiques⁴. Des auteurs modernes, Rabindranath Tagore devient très connus aux lecteurs de la presse littéraire roumaine à partir de 1913, pour que l'intérêt à son sujet batte son plein pendant l'entre-deux-guerres. 14 pages d'entrées bibliographiques pour les articles qui lui sont dédiés et les traductions de ses œuvres, soit plus de 300 entrées dans la *Bibliographie des relations de la littérature roumaine avec les littératures étrangères dans la presse périodique – 1859–1918*, t. IX, 2008, rendent impossible une présentation de sa réception, pour sommaire qu'elle soit, dans une communication.

La fin de la Grande Guerre marque une période de grâce pour la culture roumaine, qui se développe maintenant dans les frontières de la Grande Roumanie, qui réunissaient pour la première fois les Roumains de la Transylvanie, de Banat, de la Bessarabie et de la Bukovine aux Valaques et Moldaves déjà unis sous ce nom en 1859. La presse périodique est de plus en plus riche en nombre de publications et en qualité et diversité des contributions et il n'est pas difficile à comprendre pourquoi, jusqu'à la fin de la Seconde Guerre et l'installation des gouvernements contrôlés par Moscou elle devient un vecteur essentiel de la diffusion de la culture et notamment de la réception de la littérature universelle dans notre espace culturel. Si la presse roumaine de 1790 à 1858 a pu être présentée de manière synthétique

³ Latiniste, historien littéraire, folkloriste et poète à ses heures perdues, il appartient à la famille de nobles transylvains Pop de Hațeg (n. 19 noiembrie 1837, Densuș, Hunedoara – d. 2 septembrie 1900, Iași). Frère de l'historien Nicolae Densusianu et père d'Ovid Densusianu.

⁴ En 1919, dans *Rampa*, «Precursorii romanticilor ». Il reprend ce même sujet en 1926 et 1926.

dans une « Bibliographie analytique » en 6 tomes (dont deux, et seulement en partie, concernent les traductions ou les commentaires des œuvres littéraires étrangères), si pour la période 1858–1918 la réception des littératures étrangères a pu être inventoriée en 3 volumes, il a fallu 10 tomes (qui conservent le même format typographique et système de classification) pour la presse parue à partir de 1919 et jusqu'en 1944⁵. Sous le titre générique « Littératures de l'Inde (Littérature sanskrite ; Littérature prakrit et pali ; Littératures modernes de l'Inde : hindoue : bengalie) », le tome III de la série 1859–1918 inventorie les articles et les traductions en 6 p.⁶ (soit 142 entrées bibliographiques), tandis que le tome IX de la série 1919–1944 en a besoin de 22 p. (soit 558 entrées bibliographiques)⁷.

Il devient clair qu'il ne serait pas possible de présenter, même brièvement, les 558 contributions roumaines (articles, études, traductions) qui ont rendu familière la littérature et la culture de l'Inde antique et moderne au Roumains ! Résumons-nous donc à la réception de la littérature sanskrite, qui, elle, occupe presque sept pages, soit 167 entrées.

Quelques précisions se laissent tirées de ce riche matériel.

Tout d'abord, quelques noms dominent le paysage des études d'indianistique roumaine telle que la presse le conserve. Dans la section d'histoire et de critique littéraire, le premier nom qui saute aux yeux et celui de Mircea Eliade, comme d'ailleurs on s'attendait. Des 42 articles, 11 lui appartiennent, donc plus d'un quart. Trois sont dédiés aux représentations du déluge dans *Satapatha Brâhmana* (21 janvier 1926), dans *Hari-Purana* (28 janvier 1926), dans *Mahabharata* et *Bhagavata-Purana* (4 février 1926), ce dernier essayant de prouver « l'hypothèse des influences sunnites sur les légendes indiennes concernant le déluge ». D'autres thèmes qui intéressent le jeune de 19 ans sont *Bhamini-Vilasa*, l'ouvrage de Pandita-Raja, auteur du XVII^e siècle, dont il traduit des fragments (janvier–février 1926), ou *Le Buddhacarita, Actes de Buddha*, création d'Ashvagoshā (II^e siècle), dont il a fait connaissance dans la version française de Sylvain Lévi, auquel il dédie deux articles et qu'il compare avec *La Divine Comédie* et *l'Énéide* (deux articles

⁵ « Bibliographie analytique des périodiques roumains » (*Bibliografia analitică a periodicelor românești*), par Ioan Lupu, Nestor Camariano et Ovidiu Papadima, t. I–VI, Bucarest, Ed. Academiei, 1966–1972. Un premier tome (III) de la *Bibliographie analytique des périodiques roumains* allait ressembler les informations sur la littérature et les traductions tirées de la presse parue depuis 1790 jusqu'en 1851, un deuxième (VI) s'occupait de la période entre 1851–1858. « Bibliographie des relations de la littérature roumaine avec les littératures étrangères dans la presse périodique – 1859–1918 » (*Bibliografia relațiilor literaturii române cu literaturile străine în periodice 1859–1918*), par Cornelia Ștefănescu (coord.), t. I–III, Bucarest, Ed. Academiei, 1980–1985. « Bibliographie des relations de la littérature roumaine avec les littératures étrangères dans la presse périodique – 1859–1918 » (*Bibliografia relațiilor literaturii române cu literaturile străine în periodice (1919–1944)*), Ana-Maria Brezuleanu, Ileana Mihăilă, Viorica Nișcov, Michaela Șchiopu, Cornelia Ștefănescu, t. I–X, Bucarest, Ed. Saeculum, 1997–2010.

⁶ Pp. 152–158.

⁷ Pp. 204–227.

publiés en février, 1927). Il présente à la même époque aux lecteurs roumains l'ouvrage de Giuseppe de Lorenzo, *L'India e Buddismo* (paru à Rome en 1920). En 1932–1933 ses préoccupations deviennent les *Upanisads* et « leur métaphysique » (deux articles, en 1932 et en 1933) et *Bhagavat-Gita* (1932), qui venait d'être traduite à nouveau en roumain par le prêtre Irineu (Ioan) Mihălcescu (1874–1948), lui-même auteur d'une étude sur les *Hymnes de Rig-Veda* (parue en 1926 et comprenant aussi des considérations sur la contribution d'indianistes de Sir William Jones-Colebrooke et Ram Mohan). Une traduction antérieure avait déjà été réalisée par D. Nanu en 1925, dont la préface fut publiée dès le 30 novembre 1924 dans la fameuse à l'époque publication culturelle *Adevărul Literar și Artistic* sous le titre « Entre patrie et Humanité ». La conférence publique donnée par Mircea Eliade au sujet du théâtre indien en décembre 1933 fait l'objet d'une brève présentation signée par Sylvia Gruia. Une autre conférence sur le théâtre indien avait été donnée par l'écrivain Ion Marin Sadoveanu la même année, mais au mois de mars.

En 1939 est publié l'étude de Preda Bunescu, bien connu des années plus tard pendant son exil comme directeur adjoint de la section roumaine de la Radio Europe Libre, mort dans des conditions pas très nettes en 1978, qui publie toujours en 1939 une analyse de la théorie cosmogonique des *Védas*, elle qu'elle se trouve concentrée dans l'*Hymne de la création*, source d'inspiration d'Eminescu. Il faut néanmoins souligner qu'à ce moment précis venait de paraître (en 1938) le cinquième et dernier tome de l'ouvrage de G. Călinescu, *Opera lui Eminescu*, qui présentait largement dans sa synthèse les sources (y compris sanskrites) d'Eminescu.

Un autre contributeur fécond dans ce domaine est Theofil Simenschy (1892–1968), grand spécialiste en études classiques et sanskrites, professeur en grammaire indoeuropéenne comparée à l'Université de Jassy. Sa première traduction de la littérature sanskrite est celle de *Pañchatantra* (1932)⁸, à laquelle plusieurs notes de lectures favorables sont dédiées : en 1932 C. Gerota insiste sur les difficultés que le traducteur a dû surmonter en traduisant directement du sanskrit. La même année, N. Pora présente le même ouvrage, en insistant sur sa valeur de source des histoires populaires en Orient tout comme en Occident. En 1934 un article de N.F. Costenco loue lui aussi cette traduction, en analysant des motifs de ce livre repris par Boccace ou La Fontaine. Il traduit également l'*Histoire de Nala*, épisode de *Mahabharata*, qui lui a valu le Prix de l'Académie roumaine en 1938 et qui reçut de vifs éloges dans la presse, signés par Romulus Demetrescu, N. Littman, Stelian Constantin-Stelian et I.G. Dimitriu (1937), qui le déclare « le seul connaisseur de la langue sanskrite dans notre pays » (en 1897, ce texte avait déjà connu une version roumaine signée par Al. Ștefulescu, mais d'après les versions réalisées en allemand par Hermann Cammilo Kellner en 1885 et en latin

⁸ Publiée par Ed. Cartea Românească, Bucarest. En 1937 est publiée dans *Cronica* la traduction d'une note de lecture favorable parue dans la revue allemande *Orientalistische Literaturzeitung*, signée R.R. [Radiana Rafail].

par Franz Bopp en 1819). Romulus Demetrescu (1938), N. Littman (1938), Stelian Constantin-Stelian (1938). La même année, I.G. Dimitriu revient d'ailleurs à Th. Simenschy avec une note élogieuse sur son étude « Tradiția învățării în patria lui Gandhi », « esquisse de la culture indienne qui explique le texte de *Rig-Veda* comme un livre fondamental de la morale indienne ». Simenschy est présent lui-même dans la presse avec 5 articles, le premier sur *Pañchatantra*, en 1931, qui présente la structure, la thématique et la fortune de ce chef-d'œuvre de la sagesse indienne, un autre sur les *Upanisads*, sous le titre « Katha-Upanisad », dans la très prestigieuse revue *Convorbiri Literare*, en 1937, et accompagné par la traduction du fragment en question « d'après l'original sanskrite » ; sur la morale hindoue en *Mahabharata* (en 1943) et avec deux études sur *Bhagavat-Gita* en 1944, dont le dernier est intitulée d'ailleurs « L'être suprême dans la mystique hindoue ». Il faut ajouter une mention à part pour son étude « Originea universului în concepția indienilor și a grecilor » (mai, 1935) qui inclut la traduction de l'*Hymne de la création*.

D'autres études concernant la littérature sanskrite appartiennent à des écrivains comme Emanoil Bucuța, qui, en 1922, s'intéresse à Kalidasa et à ses traductions en roumain. Tout en précisant que le poème *Rtusamhara* (*Le Cercle des Saisons*), généralement attribué à Kalidasa, n'est pourtant pas de lui, il en donne une traduction propre (en utilisant la version allemande de Peter von Bohlen de 1840). Un autre écrivain qui, modestement, signe « Z.H. » et qui n'est autre que Zaharia Stancu à l'âge de 24 ans en 1926, rédige une note de lecture à l'ouvrage « Comori indiene. Proverbe în versuri », en louant le recueil de proverbes sanskrits « avec des notes explicatives » réalisé par le professeur Demetrie Enescu-Stâlpeni, publié avec une préface signée par Nicolae Iorga en 1925 (96 p.).

L'intérêt pour la *Sakontale* de Kalidasa se prolonge sur les mises en scène de cette œuvre à Paris (en 1922, l'article, non-signé, faisant aussi mention aux considérations de Goethe à son sujet) ou à Vienne (en 1926). Enfin, en 1939, la pièce, dans la traduction de G. Coșbuc, est présentée aux spectateurs roumains par le Théâtre de la Ligue Culturelle, le spectacle étant précédé par une conférence de N. Iorga. Dans son intervention, reproduite immédiatement dans la presse, l'historien s'intéresse notamment à l'époque probable de sa création, en la considérant antérieure au III^e siècle av. J.-C., alors que Kalidasa est généralement présenté comme ayant vécu aux IV^e-V^e siècles. Ses arguments partent de l'analyse de la pièce, qu'il interprète comme une « glorification de la vie » et donc, selon lui, il serait plus probable qu'elle soit conçue à une période qui précède le bouddhisme en Inde. Trois articles, signés B., V[aleria] Costăchel et Paul I. Papadopol, présentent l'œuvre, son succès en Europe et l'intérêt pour la langue et la culture sanskrite à cette occasion (octobre 1939 – janvier 1940).

Bien des traductions de la poésie sanskrite arrivent sous les yeux des lecteurs grâce à la presse de cette époque. Parmi les traducteurs nous retrouverons quelques noms connus, comme ceux de Mircea Eliade (en 1932) et de Th. Simenschy (en

1944), tous les deux intéressés par *Bhagavat-Gita*. Simenschy est également présent avec les hymnes X, 14–18 (le rituel funéraire) de *Rig Veda* et son *Nala et Damayanty* en prose (1937), traduit, comme nous la savons déjà, d'après l'original, mais aussi avec d'autres fragments de *Mahabharata*, cette fois-ci d'après une traduction allemande (*Poveste morală* et *Povestea faptei omenesti*, 1937). D'autres noms reviennent également comme traducteurs: tout d'abord, celui de G. Coşbuc, qui est réédité constamment, non seulement avec sa *Sakuntala* de 1897, comme nous le savon déjà, mais aussi avec ses traductions de l'*Anthologie sanskrite* (1897), qui comprend des fragments de *Rig-Veda*, de *Ramayana*, de *Mahabharata*, et les *Proverbes indiens (Proverbe indice)* (publiés dans *Vatra*, en 1894). Dans la période qui nous intéresse, sept d'entre elles sont encore des reproductions de ses versions. En 1934, une poésie traduite par Enescu Stâlpeni est reproduite dans *Viața Basarabiei*. Un nom assez présent pour une brève période est celui de Vasile Al-George (1895–1960), poète modeste et solitaire, dont les ambitions de jeunesse ne seront pas réalisées (notamment la version complète en roumain de *Mahabharata*, dont il annonce la réalisation et publie quatre fragments entre 1926–1927). D'autres traductions sont réalisées d'après une version française (l'hymne védique *Paramatma, L'Esprit des Esprits*, traduit en prose, non-signé, paru en 1926), et, par le prêtre Irineu (Ion) Mihălceanu, « d'après les versions française de Langlois et allemande de Grassman » (il s'agit d'un hymne de *Rig-Veda, Ā Agni*, paru toujours en 1926). Le très connu traducteur de l'*Illiad*, George Murnu, publie lui aussi la traduction intitulée *Vieața* « d'après une poétesse médiévale indienne » (en 1928). D'autres traductions sont réalisées d'après des versions françaises, comme c'est le cas de *Prasada. Sau poema poemelor*, signée par Mircea Bonifaciu Pittiș en 1924–1925, qui utilise à cette fin une certaine traduction de Louis Jacolliot (que des recherches ultérieures ont prouvé n'être qu'un faux⁹). Par contre, l'inconnu N.P. soutient en 1923 avoir traduit le poème (inconnu, il est vrai, par d'autres sources...) de Vina Snati, intitulé dans sa version *Balada omului*, du sanskrit. Une autre version d'un fragment de *Ramayana*, traduite en prose en 1932, non-signée, précise néanmoins qu'elle est réalisée à partir de la version française de Franz Toussaint de Midi. L'*Hymne au Gange*, attribué à Valmiki, connaît une version roumaine publiée en 1926 par M. Grindea.

Un autre classiciste, très jeune encore, le futur grand linguiste Alexandru Graur, fait paraître à son tour dans les années 1924–1930, quelque douze traductions en prose, de belles histoires morales tirées de *Hitopadesha* ou de *Pañchatantra*. Ses traductions, accompagnées constamment par les informations philologiques les plus exactes de la source sanskrite, sont publiées toujours dans *Adevărul literar și artistic*, publication culturelle très importante à cette époque, qui crée d'ailleurs une rubrique à part, à la p. 4, « Literatura străină. Din literatura

⁹ Selon l'information qui m'a été fournie par l'éminent spécialiste Liviu Bordaș. Je lui dois également quelques autres précisions ponctuelles qui m'ont aidé à la rédaction finale de cet article.

sanscrită », qu'on retrouve d'ailleurs régulièrement dans toute cette période, preuve formelle de l'intérêt que les lecteurs manifestaient pour ce genre de pilules de littérature en général, et de provenance indienne en particulier.

Le très populaire écrivain pour enfants Nae Batzaria trouve aussi du matériel pour ses contes dans la littérature sanskrite et son nom apparaît ici huit fois entre 1926–1941 (certains textes sont reproduits à plusieurs reprises). Parmi ses traductions se trouve une adaptation de l'histoire de la princesse Savitri, où, pour les besoins de la cause, l'épouse héroïque devient une mère non moins héroïque, qui sauve des bras du dieu de la mort son propre enfant. Il est vrai que sa version date de 1940 et qu'en 1934 un certain Marin Opreanu publiait déjà « Copilul prințesei Savitri », donc sous le même titre (et avec la même lecture *ad usum Delphinii*) que la « traduction » de Nae Batzaria, signée, par ailleurs, Ali Baba. Mais, comme nous savons que Batzaria utilisait une infinité de pseudonymes (d'autres qui sont connus sont N. Macedoneanu, Moș Nae, etc.), nous ne saurions affirmer que Marin Opreanu, qui signait également des traductions des contes pour enfants du russe, de la langue slovaque, de l'ukrainien etc., à la même époque qu'Ali-Baba ou Moș Nae, ne fut en réalité un autre de ses pseudonymes...

D'autres histoires tout aussi édifiantes comme « l'histoire du mariage de l'éléphant avec mille la pou », « comment la vache est-elle arrivée sur la terre », « le fils perdu », « Mango l'éléphant », « le prince mendiant » etc. sont traduites par des dames ou demoiselles comme Eufrosina Pallă (1924), Tanți Antoniu (1926), Coca Marinescu (1926), le plus souvent d'après des versions françaises. Mais *Pururavas et Urvași* est « un conte ancien, qui se trouve en *Rig-Veda*, X, 95 », nous assure son traducteur « du sanskrit », évidemment, Th. Simenschy.

Il est certain qu'un intérêt tout à fait spécial est éveillé à l'époque de l'entre-deux-guerre pour les études d'indianistique, notamment pour la littérature sanskrite. Nous avons essayé de le présenter dans le paysage de la presse culturelle, écho fidèle des préoccupations de l'intellectualité roumaine de cette époque-là. Nous en avons retrouvé au premiers rangs des linguistes, notamment des classicistes passionnés des études de grammaire comparée des langues indoeuropéennes, comme ce fut le cas du professeur Th. Simenschy et, moins connu jusqu'ici, du professeur Alexandru Graur, notamment à l'époque de ses études parisiennes (diplômé de l'École Pratique des Hautes Études et docteur ès lettres de la Sorbonne, en 1928). J'ai vérifié et j'ai pu constater qu'à cette même période il est présent dans la presse roumaine également avec des traductions de littérature latine, ce qui confirme ce volet moins connu, sinon complètement négligé, de l'activité de ce grand linguiste.

Une grande partie des contributions appartient à des poètes et des écrivains, certains plus célèbres, d'autres moins connus aujourd'hui: G. Coșbuc, Bonifaciu Florescu, (professeur de français et fils illégitime du grand quarante-huitard Nicolae Bălcescu), Emanoil Bucuța, Nae Batzaria, Ion Marin Sadoveanu, Nicolae Iorga, le théologien Irineu Mihălceanu, George Murnu et bien d'autres.

Un nom reste au-dessus de tous par son destin exceptionnel, qui allait donner aux études d'indianistique roumaine une dimension internationale: celui de Mircea Eliade. Très jeune à l'époque dont nous nous sommes occupés, il marque son temps et le dépasse. Il est en même temps le produit de l'atmosphère intellectuelle de toute une génération et sa victoire sur les temps à venir. Car l'épanouissement culturel roumain de l'entre-deux-guerres s'arrête en 1945 pour prendre une toute autre direction. Mais, par l'œuvre de Mircea Eliade, il survécut et fleurit.

RÉSUMÉ

L'article présente brièvement les premières mentions de la culture sanskrite et indienne et des premières traductions de cette littérature au XIX^e siècle, pour s'attarder ensuite sur l'évolution de cette direction dans la presse roumaine dans la première moitié du XX^e siècle et notamment à l'époque de l'entre-deux-guerres, marquée par la personnalité dominante de Mircea Eliade. Quelques noms s'imposent par leurs contributions remarquables : pendant la première période, G. Coșbuc, dont les traductions seront reprises constamment à l'époque suivante, mais aussi Bonifaciu Florescu ou Aron Densușianu et même Ioan Slavici.

À partir des années 1920, la quantité d'informations présentes dans la presse demande une réduction de l'analyse à la réception de la littérature sanskrite, déjà très bien représentée chez nous par des noms comme celui du prêtre Irineu (Ioan) Mihălcescu, D. Nanu, Preda Bunescu, Nae Batzaria, mais aussi Emanoil Bucuța, Ion Marin Sadoveanu, Theofil Simenschy, Alexandru Graur. La contribution de Mircea Eliade fait l'objet d'une ample présentation.

Mots-clés : réception, littérature sanskrite, presse roumaine, George Coșbuc, Mircea Eliade, Theofil Simenschy, Alexandru Graur.